

Christiane Rochefort: de la conscience de classe à la conscience de caste

Mair Verthuy
Institut Simone de Beauvoir
Université Concordia

En 1961, Christiane Rochefort, dont le premier roman, *Le Repos du guerrier*, avait—pour les mauvaises raisons—connu un succès de scandale dans les milieux parisiens, publia *Les Petits Enfants du siècle*, roman qui dénonçait les conditions de vie faites aux ouvriers et, en particulier, à leurs enfants et qui devait, pendant quelques années, devenir le vade-mecum de gens bien pensants dans le sens gauchisant du mot. Deux ans plus tard, c'est au tour des *Stances à Sophie*, dont le titre, pour les initiés (en général des hommes), promet autre chose que ce que le livre contient, d'éclater comme une bombe sur la scène littéraire avec sa vision du monde précocement féministe.

Aujourd'hui, presque vingt ans après sa parution, alors que de nombreuses femmes ont accédé à la parole ou au mot, et que différentes théories féministes ont eu le temps de s'élaborer, ce roman constitue encore une des mises en cause les plus radicales du système patriarcal occidental, comme *Les Petits Enfants du siècle* restent une excellente critique de l'un de ses avatars.

Mon propos ici est d'essayer de cerner ce passage d'une conscience de classe à une conscience de caste afin de montrer qu'il s'agit en même

temps et *nécessairement* de la transformation d'un esprit réformiste en un esprit proprement révolutionnaire. Certains aspects des deux livres invitent une telle approche. Ils présentent tous deux une narration à la première personne; dans les deux cas la narratrice est à la fois observatrice et actante principale; elles sont toutes deux de condition modeste, la première cantonnée dans la classe ouvrière, la deuxième de passage dans la bonne bourgeoisie; le premier se termine sur un mariage d'amour, le deuxième débute là-dessus; les deux romans reproduisent avec art le style apparemment décousu et parataxique du monologue intérieur dans toute sa fraîcheur et sa spontanéité; les deux héroïnes posent le même regard désabusé sur leur environnement; certains thèmes récurrents se dégagent, par exemple: le racisme, le racisme de classe, l'urbanisme sauvage, la nature salvatrice etc... Ces ressemblances servent à rehausser certaines différences significatives.

Si nous tournons notre regard d'abord vers *Les Petits Enfants du siècle*, nous y trouvons l'image d'un univers concentrationnaire, celui des grands ensembles ouvriers de la banlieue parisienne dans la période qui suit la deuxième grande guerre, univers qui s'érige en microcosme de toute la classe ouvrière française.

C'est à travers le vécu de Josyane, narratrice et personnage principal, qui nous raconte les dix-huit premières années de sa vie, que nous mesurons l'impact sur ses membres les plus démunis des politiques pratiquées par une société d'où toutes valeurs humaines semblent exclues.

Par l'étude de l'évolution tronquée de cette jeune fille et de ses rapports avec sa famille et avec son milieu, Rochefort veut dévoiler et dénoncer les mécanismes qui condamnent cette couche de la société à une existence factice, insignifiante.

L'histoire de Josyane est celle d'une quête qui se déroule à deux niveaux, liés l'un à l'autre. Elle est dès sa naissance dans une situation de misère. Les politiques sociales du gouvernement, en particulier celles de la natalité et de la femme au foyer, ont abouti d'une part à l'entassement (nous constaterons, par exemple, que les parents de Josyane, manquant totalement d'espace dans ces logements HBM pourtant conçus pour des familles nombreuses, accueilleront avec soulagement le départ de deux de leurs enfants, l'un pour les Arriérés, l'autre pour le préventorium) et d'autre part à la réduction des individu/e/s en chiffres car seul le nombre joue (comme l'indiquent les paroles de la mère de Josyane):

'moi, si mon avant-dernier n'était pas mort à la naissance, et si j'avais pas eu cette fausse couche au départ qui m'a laissée des mois patraque et d'ailleurs je m'en suis jamais vraiment relevée, on aurait tout aujourd'hui, et peut-être même on aurait le Prix.' (p. 85)

Privée donc d'espace et d'identité comme de l'affectivité qui l'accompagne, Josyane cherchera dans un mouvement double à combler ces deux manques.

Les possibilités qui lui sont offertes sont elles-mêmes réduites, à l'image de sa condition. Le milieu familial étant, par la force des choses, le

lieu de son malheur, c'est dans l'environnement extérieur qu'elle poursuit sa quête. Elle essaiera de se réfugier dans le cours de catéchisme où elle butera d'office sur un langage et des concepts ('Dieu est un pur esprit infiniment parfait') qu'elle ne saurait saisir et où, loin de l'encourager à s'épanouir, la maîtresse prolonge le travail de dépersonnalisation déjà entrepris.

Son expérience à l'école sera apparemment plus heureuse. Elle s'y lance. Elle se jette dans des activités d'ordre mécanique: les grandes divisions, les règles de trois, l'analyse grammaticale. Plus un devoir est long et embêtant, plus elle l'aime. Mais il s'avère que l'éducation qu'elle reçoit ou l'intérêt qu'elle y porte ne dépassent pas ce niveau. Loin de constituer une solution positive à sa situation, l'école ne fait qu'offrir temporairement à Josyane la possibilité de s'éloigner de la maison, de réduire le temps qu'elle passe à s'occuper de ses frères et soeurs, de se créer une petite oasis de silence à la cuisine le soir quand les autres sont couchés:

'Tout de suite ce qui me manqua, c'est l'école. Pas tellement la classe en elle-même, mais le chemin pour y aller, et, par-dessus tout, les devoirs du soir.' (p. 96)

Nous constatons d'ailleurs que le réseau scolaire, loin d'aider véritablement à l'épanouissement des individu/e/s, sert surtout à les classer comme autant d'objets. Ainsi, la petite soeur Chantal, enfant inadaptée, est reléguée à la poubelle des Arriérés, et la conseillère en orientation se révèle inapte à diriger Josyane parce qu'elle ne comprend rien à sa vie et s'intéresse surtout à savoir si sa cliente est douée pour être bobineuse. La volonté y est, mais les schémas préétablis ne correspondent pas à la réalité. Les structures d'aide sont, ou se sont transformées en, des mécanismes d'oppression infiniment plus redoutables que tout ce qui a pu précéder, précisément parce qu'ils ne sont pas perçus ou présentés comme tels.

Frustrée dans ses élans de tendresse familiale, trahie par l'école, privée de la possibilité de trouver un travail acceptable, Josyane se livre, dès le début de son adolescence, aux pratiques sexuelles des garçons qui l'entourent. Dès l'âge de onze ans, elle est initiée à un certain plaisir, sinon à la pénétration, par un jeune ouvrier italien qui, malgré ses gestes un peu osés, entretient au moins avec elle des rapports très doux. Après le départ de celui-ci, Josyane se lancera dans une quête effrénée de chaleur et d'affectivité par le biais de la sexualité. Il est clair qu'elle y cherche un élément qui lui manque dans sa vie, mais qu'elle n'y trouve qu'un succédané de mauvais aloi, ses activités ne lui apportant aucune jouissance, à peine un plaisir furtif. Le père de famille qui en profite la méprise ensuite, et, de leur côté, les garçons n'y voient qu'un moyen de se soulager, aucun contact d'ordre émotif ou affectif ne s'insinuant dans leurs rapports et aucune attention n'étant portée ni aux désirs que pourraient ressentir Josyane ou ses amies ni aux conséquences de l'acte sexuel. L'ignorance des filles en cette matière est à peu près complète, et la meilleure amie de Josyane mourra à la suite d'un avortement amateur. La libération sexuelle des filles joue à sens unique, au profit des garçons.

Josyane trouve néanmoins son prince charmant et le Grand Amour. Le livre se termine dans la meilleure tradition des romans-photos, genre *Nous Deux*, dans lesquels sa mère avait cherché son échappatoire. Mais tout est apparence car, à y regarder de plus près, nous constatons que, si une certaine harmonie sexuelle semble régner entre eux, il n'en reste pas moins que Philippe, nom fatidique chez Rochefort, est obsédé par la pensée des hommes qui l'ont 'connue' avant lui, qu'il cherche surtout à la marquer de son sceau en lui faisant un enfant et qu'enfin la ronde recommence quand ils s'en vont s'installer à Sarcelles, nouvelle HLM de banlieue, représentation parfaite de la planification du plus grand nombre, censée correspondre aux plus hautes ambitions des mal-logés mais

constituant en fait l'urbanisme en délire. De dire Josyane:

'Et je croyais que j'habitais dans des blocs! ça oui, c'étaient des blocs! ça, c'était de la Cité, de la vraie Cité de l'Avenir! Sur des kilomètres et des kilomètres, des maisons des maisons des maisons. Pareilles. Alignées. Blanches. Encore des maisons. Maisons maisons maisons maisons maisons maisons maisons maisons maisons maisons. Maisons. Maisons... Des Espaces Verts énormes, propres, superbes, des tapis, avec sur chacun l'écriteau. Respectex et Faites respectex les Pelouses et les Arbres...' (p. 129)

Nous constatons aussi que les beaux projets qu'ils échafaudent pour l'avenir sont rendus au conditionnel et que la dernière phrase du livre: 'Je lui indiquai Sarcelles,' avec son passé simple, semble sonner le glas à leurs espoirs.

Il importe ici de faire remarquer le mouvement circulaire du roman qui s'ouvre sur la naissance de Josyane: 'Je suis née des Allocations et d'un jour férié' et se clôt sur sa grossesse: 'En tout cas pour la prime on serait dans les délais!' Il traduit le cercle vicieux dans lequel elle est prise et dont l'existence nous est confirmée par l'échec de toutes ses tentatives.

Il serait toutefois faux de croire que le livre ne véhicule aucune valeur positive. Il existe un modèle de famille harmonieuse, celui de la famille Lefranc dont tous les membres sont des communistes militants. Là, les naissances ont été limitées à quatre; le père et la mère sont respectueux l'un de l'autre; les garçons participent aux tâches ménagères, y compris la cuisine; les filles sont encouragées à poursuivre leurs études. Ethel, camarade de classe de Josyane, ne sent pas le besoin de courir le guilledou puisqu'elle se réserve pour le vrai, le bon, celui avec qui elle fera sa vie. Notons ici qu'à la fin du livre, ayant rencontré son propre 'vrai et beau' et surtout face

aux réactions de Phillippe devant sont absence de virginité, Josyane lui donnera raison. Il est intéressant de remarquer que jusque-là le modèle austère que lui propose Ethel ne semble guère convenir à sa quête de tendresse et l'on est en droit de demander si ce changement d'attitude de la part de Josyane ne constitue pas simplement une réponse à l'esprit de possession de son futur.

Un autre membre de cette famille joue un rôle important dans sa vie. C'est Frédéric, le fils aîné, garçon sérieux et pur, tant sur le plan sexuel que sur le plan politique. Avant de rencontrer Phillippe, Josyane aspire à être à la hauteur de ce garçon, si différent des voyous qu'elle fréquente. Elle ne connaîtra jamais ce bonheur idéal, puisque Frédéric est tué à la guerre, vraisemblablement en Algérie, guerre à laquelle les communistes s'étaient opposés. Il est donc posé comme valeur mais nié comme solution en ce qui concerne la narratrice, sans doute parce qu'elle n'est point pure.

La quête de Josyane se révèle alors et à tous les niveaux un échec, car la situation qui lui est imposée dès le départ la condamne à des solutions ou des médiations qui ne peuvent que la trahir.

Il semble évident que ce roman est animé par une conscience de classe, et cela pour deux raisons qui se combinent: la première est la dénonciation que nous y trouvons des conditions de vie faites aux ouvriers; la deuxième, la mise en valeur des Lefranc.

Force nous est néanmoins de constater que l'analyse s'arrête, dans l'ensemble, au niveau des symptômes. Le choix même de Josyane comme narratrice entraîne une vision partielle du monde puisque celle-ci ne possède pas les outils qu'il faut pour saisir la nature ou l'étendue de son mal. Confinée dans la vie des HBM ou HLM, elle rend compte, sent obscurément, mais, en fin de compte, ne fait que décrire une maladie grave qu'elle n'est pas en mesure de diagnostiquer. Elle

n'accède aucunement à la conscience; les issues sont closes. Josyane se situerait ainsi à mi-chemin entre la narration enfantine de Huckleberry Finn et la réflexion sur l'enfance que nous livre Pip dans *Great Expectations*.

Cette faiblesse au plan de la critique sociale est accentuée par une autre, plus grave. C'est en effet, nous semble-t-il, la mise en valeur de la famille Lefranc qui diminue surtout la valeur du livre. Il semblerait que nous soyons censé/e/s y voir la possibilité d'un monde meilleur. Mais il n'empêche que cette famille nucléaire où le progrès se limite au partage des tâches et à la virginité consacrée d'Ethel ainsi qu'à ses progrès scolaires de type traditionaliste, non seulement n'offre qu'un palliatif aux maux de la société mais, qui pis est, en accepte toutes les données de base: valeurs familiales, sexualité occultée, progrès illimité, etc... Point de conscience réelle ici non plus, à peine un aménagement de la réalité ambiante et un vague espoir dans des 'lendemain qui chantent'—à peu de choses près la même chanson mais de façon plus orchestrée.

D'où l'ambiguïté du livre. La critique ou la dénonciation supposent en principe une alternative, se fondent sur la foi dans une solution meilleure. Elles se pratiquent au nom de quelque chose d'autre. Ici, le seul 'quelque chose d'autre' étant la famille Lefranc, l'auteure nous propose une solution qui n'en est pas une.

L'explication résiderait peut-être dans l'époque où elle l'a écrit. Nous sommes en 1961, cinq années après la déstalinisation et l'invasion de la Hongrie. Le communisme selon le modèle soviétique ayant été démystifié comme principe révolutionnaire, et rien n'étant venu le remplacer, la pensée de gauche en France est en pleine période de repli. En même temps, le Parti communiste français, aussi conservateur qu'il puisse être, reste très puissant et bénéficie de l'appui d'une majorité de la classe ouvrière.

Autrement dit, et comme l'a fait un jour remarquer Hélène Parmelin, en 1961 'tout passe par là.' Avec toutes ses défaillances, c'est encore la seule organisation autorisée en quelque sorte à parler au nom du peuple et capable de le mobiliser. Rochefort le sait.

Voilà donc, à notre avis, la structure mentale qui sous-tend ce livre. Voilà pourquoi, malgré la conscience de classe dont il est imprégné, il est à qualifier tout au plus de réformiste.

Il en va tout autrement des *Stances à Sophie*, où pas une seule fois il n'est fait mention du PCF. Le monde que Rochefort y décrit est essentiellement celui de la bonne bourgeoisie, celle des grandes entreprises, de la scène politique, du haut fonctionariat. C'est le milieu où se prennent les décisions qui affecteront la vie des autres. L'univers qu'elle dépeint est fort complexe; mais il est aussi doux, capitonné, voire sournois, à l'image des gens qui l'habitent.

Nous le verrons par le prisme de Céline Rodes, elle aussi narratrice et personnage principal, qui y est extérieure au début et à la conclusion et qui nous fait assister au fur et à mesure à son voyage de découverte à travers ses arcanes. En choisissant de nous présenter ce monde par les yeux de Céline, jeune femme 'bohème,' libre de toute ambition matérielle, Rochefort établit une distance critique entre les lec/trices/teurs et cet univers et cherche à exposer les racines du mal dont la société est atteinte. L'histoire de Céline se présente d'abord comme une épreuve plutôt que comme une quête, bien que l'une se transforme en l'autre. Après une faute initiale—l'abandon de son autonomie entre les mains d'un deuxième Philippe—, faute suivie d'une période expiatoire caractérisée par la perte progressive et presque totale de son identité, Céline remontera lentement vers l'existence et l'autonomie dans une recherche qui entraînera un bouleversement total dans sa vision de la société.

Il faut qualifier de faute son mariage avec Philippe car, loin d'être prise inévitablement au piège à l'instar de Josyane, Céline est consciente au départ de la pente sur laquelle elle glisse mais, sous l'impulsion de l'amour, met en veilleuse ses facultés critiques et se laisse induire en erreur. Ce processus est nécessaire à l'analyse de sa condition.

En quoi consiste l'expiation? Dès ses premiers contacts avec Philippe, les grandes lignes en sont annoncées:

'Il m'aimait. Il voulait mon bien. et rien ne lui paraissait incompatible avec ce bien qu'il me voulait comme ma façon de vivre, mon milieu, mes amis, mes habitudes, mes vêtements, ma coiffure, mon langage, mes goûts, mes idées, tout cela qui n'était pas vraiment moi-même—le vrai moi-même, enfoui, étouffé, caché, celui qu'il aimait, étant de lui seul connu, et destiné à être mis au jour par ses mains, tel un diamant tiré de sa gangue.' (p. 12)

Céline, devenue Madame Philippe Aignan, sera donc systématiquement dépouillée de tout ce qui incarnait Céline Rodes. Il est essentiel de constater que la première étape dans cette réduction officielle de Céline après le mariage concerne leurs rapports sexuels. Harmonieux du temps de leur liaison, ils commencent à se transformer le jour même de la cérémonie.

'Autrefois jamais tu ne m'aurais approché sans quelques préalables gentillesses, jamais, autrefois....

Ah mais autrefois c'est autrefois. Aujourd'hui tu es mon mari. C'est plus des faveurs c'est des prérogatives.' (p. 50)

Quelque temps plus tard, non seulement trouvera-t-elle moins le goût de faire l'amour avec Philippe, non seulement constatera-t-elle qu'aucun homme de ce milieu 'n'est de nature à éveiller d'irrépressibles désirs,' mais elle aura perdu jus

qu'au souvenir de l'élan qui porte un être vers un autre.

Les émotions et réactions de toutes sortes disparaîtront en même temps. Finie l'époque où elle pleurait à l'écoute d'un beau morceau de musique, où elle s'enrageait au sujet de la Bombe, où elle s'énervait devant la pollution, où elle riait à pleines dents d'une plaisanterie. Ce sont pour Philippe autant de signes d'un tempérament nerveux, d'une sensiblerie malade, de ses origines douteuses, autant de signes qu'il faut à tout prix réprimer. Ce à quoi il arrive avec l'aide du médecin dont le diagnostic est qu'elle souffre d'agapaxie: 'maladie qui se caractérise par de la tristesse devant les événements malheureux et de la joie devant les événements heureux' (p. 66) et qui lui prescrit donc des tranquillisants à dose massive. Les rêves mêmes qu'elle prenait auparavant plaisir à prolonger jusqu'au milieu de la matinée dans un état de demi-veille l'abandonneront. Elle est sans consistance.

Son apparence physique subit les mêmes transformations. Le pantalon, les cheveux courts sont interdits. Elle doit se transformer en 'vraie femme,' c'est à dire, porter des robes-couture comme il sied à l'épouse d'un personnage important, et se coiffer long.

Vont de pair avec ces autres changements ses activités de ménagère. La robotisation suit son chemin et Madame Philippe Aignan apprend rapidement sous la tutelle de sa belle-mère, sans perdre pour autant une certaine arrière-pensée, quels sont les tissus et les couleurs qui s'imposent cette année-là pour les rideaux, quels plats servis aux invités avanceront la carrière, quel ton il convient d'adopter en parlant à la bonne. Elle est ou simule la parfaite maîtresse de maison bourgeoise, et chaque étape dans sa dépersonnalisation nous fait mieux saisir celle à laquelle sont soumises la plupart des femmes de cette classe.

Cette prise de conscience chez les lec/trices/teurs est accentuée par la comparaison entre Céline et Julie Bigeon, la seule amie qu'elle réussit à faire. Nous sommes effectivement confronté/e/s à deux couples, mis en parallèle: Céline et Philippe, Julia et Jean-Pierre. Dès le départ, Julie assumera son rôle car sa mère l'y avait préparée et elle ne croit pas qu'il puisse exister d'autres modèles. Loin donc de se rebiffer, elle profite de la situation pour dépenser l'argent que gagne son mari.

'Il a raison, dit Julia. Pourquoi, tu discutes avec lui? Qu'est-ce que tu crois qu'il y a apprendre à parler avec eux? C'est des mondes différents. Tu n'en as rien à foutre de son business. Tu es sa femme, pas son associée. Il n'y a qu'une chose qui te concerne là—qu'il ramasse le fric et que toi tu le bouffes. On dirait que tu n'arrives pas à comprendre ce que c'est que le mariage. Ça devrait pourtant rentrer à force qu'on te mouche. Laisse-les causer. Dis oui. Arrange lui ses petits comptes. Qu'il soit content et toi tranquille. T'es un peu cloche dans le fond.' (p. 75)

Rendue morte à elle-même, Julia sera par la suite réellement assassinée par son mari, en même temps qu'il blessera quatre autres personnes, parce que Jean-Pierre devait prouver à Philippe que sa voiture neuve, la Victory tant attendue, battait tous les records de vitesse. Du début jusqu'à la fin, Julia est victime de l'amour propre—mal placé—de son mari..

'—Amateurs de cadavres. Des types qui ne peuvent jouir que des mortes.

—Ne viendrais-tu pas de trouver la définition du Mari?'

D'une mort à l'autre, il n'y a qu'une petite marge, semble nous dire l'auteure.

Céline, par contre, résistera, d'abord sournoisement ensuite ouvertement, au processus que l'on lui fait subir. Elle réussit ainsi à survivre sur le plan physique comme sur le plan moral. Elle sortira du marasme, et le premier pas vers la guérison, comme le premier pas dans son expiation, concernera sa sexualité, dont Rochefort souligne donc encore une fois le caractère fondamental. Elle et Julia se livrent un après-midi, alors que celle-ci pose pour un tableau qu'exécute Céline, à des jeux sexuels par simple plaisir. Céline est bouleversée de constater qu'elle peut encore ressentir un tel plaisir et une telle émotion. C'est la révélation sur son chemin de Damas qui lui permet peu à peu de se ressaisir, de se reconnaître, de redevenir fidèle à sa propre nature. Elle brisera le moule du stéréotype, renoue avec son ancien monde, affirme ses propres opinions, ses propres goûts et désirs. A la fin du roman, elle quitte Philippe pour aller vivre seule.

Contrairement aux *Petits Enfants du siècle*, on nous offre donc une fin ouverte, un nouveau départ dans une direction encore inconnue. Loin du cercle vicieux que connaît Josyane, ce livre suit un mouvement en spirale car, si Céline repart, elle repart plus consciente, mieux armée et sur un autre plan.

S'il n'y avait que cela dans le roman, nous pourrions y voir, qui une histoire d'amour malheureux, qui l'odyssée d'une femme individuelle, qui une condamnation de la classe bourgeoise, qui un livre contre les hommes. Certes ces éléments existent. Certes nous y trouvons des thèmes tels que le refus du jeu bourgeois capitaliste, de l'hypocrisie bourgeoise, du progressisme aveugle, du mariage traditionnel, du sort réservé aux enfants, du racisme, dont certains figurent déjà dans le livre précédent. On peut même affirmer qu'une conscience de classe continue d'animer l'oeuvre de Rochefort puisque les maux qu'elle décrit semblent être le propre de la classe bourgeoise.

Mais limiter l'interprétation à l'une ou l'autre de ces lectures, ce serait, nous semble-t-il, restreindre la portée du roman qui a des visées plus larges et soulève d'autres interrogations. Les valeurs ne sont pas toutes du côté des femmes; la classe ouvrière n'est pas porteuse de valeurs. Le regard que porte Rochefort sur le monde englobe autre chose qu'une série de méfaits qui ne sont que les symptômes d'un mal plus profond et, si elle n'offre pas de solution, elle nous indique au moins le chemin à suivre pour y parvenir.

Il faut, dit-elle, tout revoir. Déjà le titre est révélateur de ses intentions. Alors que celui-ci est normalement associé à des chants sordides des corps de garde au sujet des femmes, Rochefort le reprend à son compte et procède à sa propre démythification de la sexualité féminine, mettant en valeur des aspects apparemment inconnus aux auteurs des chants. Ses couleurs annoncées, elle entreprend donc une démythification d'une autre envergure, une véritable *démythification* en réalité. 'Au commencement était le Verbe et Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu.'

Son attaque contre les abus du langage n'est pas gratuite, car là commence le pouvoir. Que le médecin puisse lui coller l'étiquette 'agapaxique' parce qu'elle connaît des émotions ou que son futur puisse l'accuser de 'raisonner' (verbe péjoratif, cf. la deuxième définition dans le dictionnaire Larousse: 'Soulever des objections, au lieu d'écouter docilement les ordres ou les réprimandes: *les enfants ne doivent pas raisonner*), parce qu'elle cherche à comprendre, ce sont autant de façons, et les exemples abondent, de nier son existence, de nier l'existence de toutes les réalités qui ne sont pas conformes aux idées reçues des gens qui détiennent le pouvoir et qui imposent aux autres leur vision du monde.

Rochefort procède alors à un renversement de certains mythes qui gouvernent notre existence dans le monde occidental. J'ai parlé ailleurs de la

réification qu'ont connue ces mythes et de la lecture féministe qu'il convient d'en faire (cf. 'Mythes à vendre au rabais,' *Les Cahiers de la femme*, vol 3, no. 2, pp. 78-80).

Il est clair depuis le début du roman, le Verbe appartenant au pouvoir, que ce sont les démunis/e/s qui en sont victimes. Les sirènes n'ont pu séduire Ulysse, ce sont les hommes qui séduisent par la parole les jeunes femmes qui les écoutent: 'La vérité c'est que dès qu'on tombe amoureuse on devrait mettre des boules quiès (p. 8).

Pygmalion a créé une statue à sa convenance à laquelle il a fait insuffler la vie. Philippe prend un être vivant, Céline Rodes, et, la statufiant, lui ôte toute vie. Celle qui se laisse prendre à ce jeu de mari, Julia Bigeon, meurt réellement.

Pendant sa période statufiée, Céline se compare à la 'femme vertueuse' de la Bible (Proverbes, 31, vv. 10 à 31) pour montrer à quel point celle-ci n'est que la projection d'une volonté dominatrice masculine.



CHRISTIANE ROCHEFORT

La tapisserie qu'elle brode pendant sa 'convalescence' (puisqu'il importe de souligner le caractère maladif du sort que lui impose Philippe), figure le Jardin d'Eden où Eve, deux fois soumise, à Adam, et, à travers lui, à Dieu, sera, comme Pandore d'ailleurs et à l'encontre d'Adam, coupable seulement d'avoir voulu *savoir*. C'est le péché suprême, la révolte ultime, car la hiérarchie est fondée sur l'ignorance. Dieu reconnaît cette menace qui dit: 'Il sera comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal' (*Genèse* 4, v. 23).

Ces exemples serviront à éclairer la vraie dimension du livre. Céline Rodes est tout informée d'une conscience de caste. Sa condition de femme et l'analyse qu'elle est en mesure d'en faire, grâce à son éducation et à son vécu, lui permettent un regard autrement plus profond que celui de Josyane sur le monde dans lequel nous vivons.

Elle dénonce donc, en plus de certains aspects relevant de la superstructure, toute l'infrastructure mentale qui sous-tend depuis des millénaires pensée occidentale. Elle dénonce le pouvoir lui-même sous ses multiples formes, d'un point de vue de femme, certes, mais pas uniquement au nom des femmes. Elle veut secouer le joug dont souffrent toutes et tous, opprimé/e/s et oppresseur/e/s.

Etre féministe ne signifie pas que lutter pour des droits égaux, encore que cette lutte constitue une étape importante dans l'accès à un monde meilleur. Etre féministe veut dire repenser le monde depuis le début, penser l'impensé (das Udenken) comme disait la philosophe italienne Giuseppina Moneta, lors du colloque sur *L'Emergence d'une culture au féminin*, organisé à l'Université de Montréal au printemps 1982. Etre féministe, c'est aussi mettre fin à toutes les dichotomies, à toute la métaphysique traditionnelle qui gouvernent l'Occident tel que nous l'avons appris. C'est récuser le patriarcat.

Les valeurs dans *Les Stances à Sophie* sont du côté de celles et ceux qui se livrent à cette tâche, qui minent l'ordre établi au nom d'un possible à créer. En entreprenant une déstructuration aussi compréhensive des racines du mal, des assises du pouvoir patriarcal, en nous offrant une perspective de femme sur le monde, Christiane Rochefort permet aux lec/trices/teurs d'envisager un 'quelque chose d'autre' qui n'est pas qu'un simple remaniement de l'ordre existant.

Autant en 1961, prise dans une demi-solution patriarcale à un problème patriarcal et dominée par une analyse politique limitative, la pensée semble stagner, autant en 1963, après deux années de réflexion, Rochefort, à partir d'une conscience de caste, peut pratiquer sur le monde une intervention infiniment plus radicale qui comprend et dépasse la conscience de classe.

La révolution remplace la réforme. c'est ce qui explique la portée actuelle des *Stances à Sophie*, et son importance dans l'histoire de la littérature au féminin.

NOTES

- Toutes les références aux pages renvoient aux éditions suivantes:
1. *Les Petits Enfants du siècle*, Paris, Livre de poche, 1969, 159 pp.
 2. *Les Stances à Sophie*, Paris, Livre de poche, 1970, 214 pp.
 3. A version of this paper was originally presented at a session on feminist writing organized by l'APFUCC at the 1982 meeting of the Learned Societies in Ottawa.